

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 17 (1949)
Heft: 8

Artikel: KAD
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-569341>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

K K A D D

L' histoire débute d'une façon bien banale.

Imaginez-vous trois jeunes gens de vingt ans accomplissant leur service militaire en Afrique du Nord; trois jeunes Parisiens qui avaient désiré visiter cette Algérie tant connue, et pourtant si peu connue ...

Maison-Carrée, petite ville de la banlieue d'Alger, était notre lieu de Garnison. Je n'insisterai pas sur les détails nombreux et par trop ternes de cette existence kakie que nous vivions. Un seul fait à souligner: „Nous étions tous trois, Laurent, Marc et moi, de tempéraments opposés catégoriquement à toute discipline, et cette communion avait fait de nous un trio indissoluble, suintant la jeunesse et l'anarchie. Grands épris de littérature, nous avions un trait commun remarquable: Arthur Rimbaud, Paul Verlaine, Charles Baudelaire et André Gide nous avaient conquis. Aussi nos conversations littéraires abandonnaient-elles toute allure de discussion, pour prendre l'aspect de séries d'approbations et de confirmations, animées de cette fougue et de cet enthousiasme qui sont les priviléges de la jeunesse. Vingt ans!, âge où l'on fait des miracles... ou des catastrophes souvent irréparables!

Pourtant, Laurent était l'objet de mon inquiétude et de celle de Marc.

C'était un grand garçon brun, aux traits agréables, quoiqu'irréguliers; de grands yeux trop doux et trop beaux pour être virils des yeux de femme, pleins d'une constante et infinie tristesse. Une bouche plutôt grande, et qui ne souriait qu'occasionnellement; encore les yeux démentaient-ils la plupart du temps ce sourire des lèvres qui semblait une concession, une attitude visant à faire plaisir. Mince, très mince, son corps était celui d'un éphèbe, bien plus que celui d'un homme. De cet ensemble charmant et empreint d'une grâce peu commune, se dégageait une féminité trop discrète pour être malsaine, mais suffisamment visible pour attirer quelques sourires parfois blessants chez certains camarades.

Mais Laurent planait au-dessus de ces contingences, avec une sérénité et une dignité que nous partagions avec lui: que peut-on demander à des militaires de vingt ans? Simplement d'être de bonnes et belles brutes musclées, désireuses d'effrayer les chétifs et d'étonner les timides, par de grossiers exposés d'aventures plus ou moins réelles desquelles émane une âcre odeur de sécrétions sexuelles et de jupons de filles. Ca vous pose, ça vous assoit; on dit: „Un tel, c'est un mâle, un vrai, un dur, un tatoué à la margarine; etc., etc....“

Laurent, dis-je, se souciait peu des attitudes quasi-hostiles et méprisantes de ce genre d'individus type „Caserne“. Mais Marc et moi avions lieu de nous inquiéter de lui. Il était le seul de nous trois à être indiscutablement pénétré de la personnalité merveilleusement et sensuellement équivoque de Rimbaud.

Nous aimions et comprenions cet auteur, ce grand maître des Lettres françaises, mais notre vie matérielle n'avait rien de commun avec une saison en enfer, et, si M. Beaudelaire nous procurait de délicieux instants de recueillement et d'élévation, nous ne considérions pas l'existence comme une hallucinante danse macabre de squelettes hystériques et de pantins décavés. Lui, fort au contraire, était un être fragile, tissé de morbide, et d'une sensibilité telle que notre ami ne connaissait pas le bonheur, n'avait aucune idée de la joie sereine qui éclairait le visage de Marc ou le mien, à de quelques moments où la jeunesse chante sans raison, pour rien, mais chante tout de même un bel hymne au soleil, à l'amour, à n'importe quoi.

Ajoutons à cela que les *cactus*, les aloès et les palmiers de Maison-Carrée, ces clairs-de-lune éblouissants, ces couchers de soleil nord-africains étaient terrains propices aux rêveries de notre Laurent, rêveries desquelles il se libérait, plus pâle encore, le visage plus défait, pour tenter de trébucher quelques pas dans le chemin rocailloux de la réalité.

— Laurent est un poète, disait Marc!

Oui, Laurent écrivait des poèmes. Ses vers étaient stylés, réguliers et chantants; mais quel don splendide et déprimant de peindre l'ignominie en termes fleuris! Quelle joie sadique à se vautrer voluptueusement dans des thèmes dont le morbide n'avait d'égal que l'insanité!

— Que penses-tu de notre Laurent?, me demanda Marc un jour, subitement, brusquement.

— Je pense qu'il souffre plus encore qu'il n'a souffert, et moins qu'il souffrira! C'est un garçon qui ne raisonne pas: il sent; il n'analyse pas: il éprouve; toute chose sur lui a une répercussion directe sur un système nerveux hypersensible qui a perdu son équilibre.

— Sais-tu où il va, ce soir?

— Non!

J'oublie de mentionner ici que nous avions tous trois trouvé ce que l'on nomme militairement „une bonne planque“. Nous formions le personnel secrétaire du bureau de la Place, et cet emploi nous dispensait de toute garde ou corvée, tout en nous donnant l'appréciable avantage de dormir dans une coquette petite chambre voisine du bureau, que nos trois goûts fusés et stylisés avaient décorée à l'aide de moyens de fortune. Enfin, notre chambre était un éden en comparaison de ces odieux bâtiments où dormaient les camarades, par sections de 40 hommes, cocktails abominables de toutes les sueurs, de toutes les âmes, de tous les soupirs, de tous les rêves.

Mais chacun de nous devait assurer une permanence au bureau.

Ce soir-là, étant de service, j'avais prié Marc de rester auprès de moi, éternel assoiffé de discussions littéraires que j'étais!

Laurent sortait.

— Connais-tu Kad ?

Questions qui me fut posée par Marc comme la première, brusquement à brûle-pourpoint.

Non ! Qui est Kad ?

Oh, j'ai su son nom incidemment; n'as-tu jamais remarqué ce jeune Arabe que nous rencontrons souvent sur le chemin lorsque nous sortons ?

— Si ! Eh bien ?

— Eh bien ? Il est beau, n'est-ce pas ? Quinze ans, seize ans, tout au plus, et bâti comme un dieu ! Une fière promesse de mâle !

Ma curiosité était excitée par ces propos dont l'abord incohérent me semblait cacher bien des choses.

— Parle, Marc, parle. Qui te fait songer à cet enfant de malheur ? Tu sais très bien que cette race maudite n'a rien à voir, fort heureusement avec nous !

— Tiens ! Pour la première fois, j'ai l'honneur et l'avantage de t'annoncer que je ne partage pas tes idées; ce gosse est, à mon point de vue, d'une beauté inquiétante, oui, inquiétante, le terme me semble adéquat. Il est des pressentiments qui ne supportent pas l'analyse, mais ces cheveux noirs, bleutés..., ces grands yeux marrons, ce teint doré qui appelle la caresse... Qu'en dis-tu, Claude ?

— Rien !

En effet, je n'en disais rien; c'était stupide, c'était navrant, mais je restais muet...

Alors, Marc renouvela sa première question:

— Où va-t-il, ce soir ?

Mais je l'ignore, Marc ! Laurent, comme chaque mardi, a certainement l'intention de se rendre au cinéma ! Tu sais très bien que c'est son jour d'isolement; il aime ces sorties solitaires, ces tête-à-tête avec soi-même, cela n'a rien d'étonnant. Et puis, il nous a déjà confié maintes fois le penchant qu'il ressent pour cette ambiance populaire et avide de banalité des salles de projection. Son dernier poème: „Cinéma“, n'en est-il pas la preuve ?

Il me revint à la tête ces quelques vers si personnels de notre ami :

„Ecran qui dévide
Ses banalités
A la foule avide
De lubricité;
Dans le noir intense
Qui règne au balcon
Un couple, en silence,
S'aime... à sa façon...“

Mais là encore, la voix de Marc me rappela notre conversation :

— Cinéma, cinéma ! Ah non, laisse-moi rire ! A-t-il été capable une seule fois de nous relater un film ? N'a-t-il pas bredouillé de vagues propos indistincts chaque fois que nous nous montrions curieux de connaître son avis sur le spectacle auquel il prétendait

s'être rendu ? Et as-tu à ce point la mémoire courte, que tu ne puisses te souvenir de cette gêne et de cette pudeur qui stoppaient une question sur nos lèvres et nous dictaient de ne point insister ? ... Claude, j'ai peur ! Peur de quoi ? Que ne le sais-je ? J'ai peur, c'est tout ...

Et Laurent sortit ce soir-là, comme les autres, tandis que Marc et moi nous laissions bercer par : Les sanglots longs
Des violons
De l'automne ...

Mercredi matin ! Aurore vermeille, soleil naissant ; quel merveilleux climat que celui de l'Algérie !

Laurent dort, suavement, candidement ...

Réveillons-le, conseille Marc, il est sept heures, et le Capitaine sera au bureau à 7 h. 30 ; allons, atroce fainéant, abominable marmotte, hors du lit !

Eclats de rire, ruades, derniers sursauts de Laurent qui frotte de ses longues mains blanches, ses grands yeux jaunes de sommeil en leurs recoins.

— Tiens ! Tu as une bague magnifique ? Voyez-vous ça ! Monsieur Laurent s'est offert un bijou sur le marché arabe !

Marc est curieux, il insiste :

Où l'as-tu acquise ? Ce genre de parure, ai-je ouï-dire, est traditionnel chez les Africains ; il paraît que la Kabylie seule détient de ces bijoux, et que les Musulmans les rapportent de leurs longs et pénibles pélerinages de La Mecque.

En effet, Laurent portait à son auriculaire droit un magnifique anneau d'argent, dont la monture, en forme de pyramide, comme la plupart des montures indigènes, était garnie de vifs émaux, jaunes, bleus et verts.

— Tu peux dire que tu as la chance avec toi, car aucun de ces fils de chiens n'a daigné jusqu'alors me vendre, même au prix fort, une de ces bagues !

— Qui te dit qu'elle me fut vendue ? Pourquoi ne me l'aurait-on pas offerte ?

— Dans ce cas, félicitations ! Peut-on connaître le généreuse créature qui combla notre Laurent d'une parure aussi typiquement élégante et aussi seyante à son genre de beauté ?

Ah, non ! C'est mon petit secret, mon petit coin de mystère à moi !

Je me souviens du regard de Marc ; un de ces regards tourmentés et triomphants, pourtant, accompagné d'un sourire significatif qui semblait dire : „C'était fatal !“ —

Un nom s'en vint tintenter à mon oreille : KAD !

Une fois de plus nous n'insistâmes ni l'un ni l'autre.

Puis, Laurent sortit beaucoup plus fréquemment. Nous le laissons faire; il était heureux, il semblait heureux ! Nous ne lui avions point encore connu cet air radieux, cette démarche allègre, ces sourires enfantins qui étaient siens depuis quelques temps.

Ses poèmes se paraient d'une note de fraîcheur qui fleurait bon la marjolaine. C'était joli, naturellement, Mais combien nous fûmes déçus, Marc et moi; où donc était cette puissance dans la pensée, cette volonté de nier le pur, cette délectation dans le malsain qui caractérisaient les petits chefs-d'œuvre de notre Laurent ?

Il s'embourgeoise, pensais-je.

Il se perd, songeait Marc.

— Nies-tu toujours l'Amour avec un grand A, Laurent, interrogea Marc, un soir où nous discutions comme de coutume ?

— Pourquoi non ? Quelle question stupide; crois-tu qu'il soit possible de métamorphoser un tempérament, de changer une nature ?

Pourtant, tes poèmes semblent revêtir un aspect „fleur bleue“ qui en augmente la grâce mais en diminue hélas la force, et l'apréte. J'ai l'impression que ton venin se transforme en miel, c'est dommage, Laurent !

— C'est une fugue, une évasion, m'écriais-je aussitôt; Laurent n'a point changé, mais il tente quelques variantes ...

Laurent m'adressa un regard rempli de reconnaissance. Je compris qu'il préférait que la conversation s'en tint là ...

Nous nous serrâmes la main, et, comme chaque soir, partîmes pour le pays des songes.

— — — — —
La lumière est éteinte, mais la nuit est suffisamment claire, et l'obscurité ne s'est pas faite totale. Je ne dors pas. Je ne veux pas dormir. Je ne peux pas dormir. J'attends. Quoi ? Je n'en sais rien, j'attends. Laurent est éveillé, je le sais, je le devine, je le sens. Mais il ne verra pas que je sais. Je stoppe ma respiration, j'écoute, tout en simulant le sommeil. Marc dort du sommeil des sages ???

Minuit, une heure, deux heures, rien.

Pourtant je suis certain que quelque chose va se produire.

Deux heures vingt-cinq. La partie vient de grincer. Est-ce une hallucination ? Est-ce une réalité ?

C'est une réalité: on marche dans le bureau du Chef, pièce mitoyenne à notre chambre. Un rideau de fortune confectionné avec une couverture militaire sépare les pièces. Le rideau frissonne... Je feins toujours le plus profond sommeil. Le rideau se meut, s'entr'ouvre, baille. Et c'est la gracieuse silhouette maure qui s'avance sans bruit, en glissant, telle une ombre gracile et sinuose, vers la couche de Laurent...

Epargne-moi, lecteur, le compte-rendu d'une heure de spasmes et de contorsions folles. Epargne-moi le récit de ces mots stupides et merveilleux, merveilleusement stupides, chuchotés entre deux caresses, ces lambeaux de phrases indistincts, mi-râles, mi-soupirs, et

cette sensation d'amour, d'abandon, de don complet, que je ressentis de par cette présence étrangère qui comblait notre ami de bonheur...

Quatre heures! La silhouette a quitté la chambre. A nouveau le rideau s'est ouvert... et puis... plus rien...

Marc et moi ne nous sommes jamais consolés de cet horrible drame. Imaginez-vous cette éternelle aurore algérienne. Et Laurent, étendu sur son lit, baignant dans une mare de sang!

La belle gorge blanche d'éphète, meurtrie par la lame ciselée d'un poignard superbe, qui semblait seulement fait pour briller!

Les cheveux souillés de sang; les lèvres bavant du sang; les mains ruisselantes de sang. Rien que du sang! Laurent rougi, atrocement rougi, tuméfié, atrocement tuméfié!

-- Il est heureux, dit Marc; Kad a gagné! Petit Laurent, cher Petit Laurent, qui ne croyait pas au grand A de l'Amour!

-- C'est une évasion, dis-je, une fugue; la dernière évasion, la dernière fugue! Réhaut.

Connais-toi toi-même (Fin)

Par Bichon

7) Nous ne détestons pas les femmes, elles nous sont seulement indifférentes. Et cependant, chose curieuse, personne au monde n'aime une femme, sa Mère, plus et mieux que nous, comme si nous concentrions dans notre amour pour elle tout l'amour pour les femmes dont est capable notre pauvre coeur anormal. Est-ce un sentiment inconscient de culpabilité envers l'autre sexe qui nous porte à aimer tellement notre mère? est-ce parce que, entre elle et nous, la différence de sexe et de tempérament est moins grande qu'il n'y paraît? est-ce le désir de nous faire pardonner, à force de soins et d'attentions pour une femme que nous savons pure envers nous, notre indifférence totale pour les femmes en général? Je ne pense pas, puisque déjà l'enfant homosexuel, ignorant de toutes ces subtilités psychologiques, aime sa maman beaucoup mieux, c'est-à-dire plus intensément qu'un enfant normal, avec plus d'ardeur, plus d'attachement, de soumission surtout, de respect et d'exclusivité, comme s'il était sa chose, une partie d'elle-même. Et il semble aussi que sa maman l'aime davantage que ses autres enfants, touchée qu'elle est de l'amour effréné que lui voue son petit garçon-fille — généralement son deuxième ou son troisième garçon, celui qu'elle avait porté dans son sein avec l'idée fixe que ça donnerait une fille, une jolie petite fille à laquelle elle avait déjà préparé une layette rose et choisi un beau prénom rare, trouvé dans un roman de Delly ou de du Veuzit. Et quand l'enfant vint au monde, un garçon contre toute attente, il fallut vite échanger le voile rose contre un bleu et dénicher un prénom masculin, n'importe lequel, raison pourquoi tant